

**Jean-Pierre Attal, *L'Image « métaphysique » et autres essais*,
Coll. « Le Chemin », N.R.F., Gallimard, 1969, 460 p.**

Léon Somville

Volume 3, numéro 3, décembre 1970

Les relations littéraires franco-allemandes au XX^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500164ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500164ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Somville, L. (1970). Compte rendu de [Jean-Pierre Attal, *L'Image « métaphysique » et autres essais*, Coll. « Le Chemin », N.R.F., Gallimard, 1969, 460 p.] *Études littéraires*, 3(3), 444–445. <https://doi.org/10.7202/500164ar>

Ces volumes révèlent en Santayana l'homme qui insista par-dessus tout sur la nécessité de ne pas nous laisser dominer par les instruments et les techniques et d'échapper à la frénésie de l'éphémère ; qui montra que les avantages matériels — invoqués en guise de justification — glissent imperceptiblement hors de vue et d'atteinte ; l'homme cependant qui combina cet idéalisme moral avec la claire conscience que tout bien est relatif à une nature donnée et, par conséquent, avec la méfiance à l'encontre de tout jugement monolithique. Il est à espérer que ces volumes seront lus par un large public.

T.E.S. SPRIGGE

Université de Sussex

*(Traduit de l'anglais
par Claude Gervais)*

□ □ □

Jean-Pierre ATTAL, ***l'Image « métaphysique » et autres essais***, Coll. « Le Chemin », N.R.F., Gallimard, 1969, 460 p.

M. J.-P. Attal a rassemblé des publications antérieures, souvent des comptes rendus, consacrées à l'analyse d'ouvrages très divers : l'on passe, sans heurt, de la thèse universitaire de Clémence Ramnoux à telle anthologie de contes indiens ; Dante et Milton font bon voisinage avec Reverdy, Saint-John Perse, Mondrian, Michel Butor, René Daumal, etc. Le seul ordre respecté se fonde sur la chronologie des « essais », échelonnés de 1958 à 1969.

Écrire à propos de comptes rendus nous aurait semblé rebutant, si — justement — ils n'avaient

proposé de chaque œuvre une lecture orientée par une seule préoccupation, bien « métaphysique » :

J'ai préféré la [l'étude de Cl. Ramnoux] lire comme une recherche de la poésie, de cette poésie qui, en dépit des apparences, n'a jamais eu pour but d'exprimer des idées, des sentiments, ou des émotions, mais qui est avant tout un jeu constamment renouvelé avec des mots, un très haut jeu de mots [...] (p. 71).

Selon toute apparence, l'A. s'est donné pour tâche d'élargir le concept de poésie « métaphysique », jusqu'ici réservé par la critique universitaire et autre (J.-J. Denonain, R. Ellrodt) à certains poètes anglais du XVII^e siècle (Donne, Herbert, Vaughan, Traherne, Crashaw...). Tenu pour un genre à part entière, reconnaissable à sa prédilection pour « les relations du corps et de l'âme » (p. 34), la poésie « métaphysique » (entre guillemets, car l'adjectif renvoie à l'œuvre de John Donne, où elle revêt un sens définitif et particulier) est décrite comme « recherchée, obscure, fantasque et assoiffée d'absolu » (p. 168) ; elle mérite de retenir l'attention autant que la poésie dite « baroque » ou « précieuse », et d'acquiescer droit de cité dans une esthétique générale des littératures de tous les pays et de tous les temps.

La thèse est ambitieuse et séduisante : l'A. la défend d'ailleurs brillamment. Qu'il s'agisse de Maurice Scève ou d'un contemporain comme Jacques Roubaud, il parvient presque toujours à discerner une thématique, une symbolique, une idéologie propres à ceux qu'il voudrait rassembler sous la même étiquette. L'attitude du poète « métaphysique » serait, au sens le plus général, celle d'un homme attaché à rendre aux choses « leur rayonnement

épiphanique » (p. 70, note 1). Pour ces Anglais du XVII^e siècle comme pour les Surréalistes français, c'est Héraclite (interprété par Cl. Ramnoux) qui montre la voie : le sacré ou le surréel se manifestent dans le langage, en des nuances de plus en plus dégradées, certes, mais qu'il appartient à certains de raviver . . .

Il s'agirait donc de diminuer la distance entre un arrangement des choses et un arrangement des mots ; à lire l'arrangement des mots comme un univers, car les deux font le même sens (pp. 65-66).

Ce n'est pas seulement l'expérience poétique qui est visée par un tel propos, mais encore la manière de restituer au langage un sens qui ne soit pas celui, usé, de la communication utilitaire ou, pis, du jargon scientifique. Avec beaucoup de pertinence, l'A. a senti qu'il incomrait, pour l'heure, au critique de poser seulement des jalons. Il s'en est donc tenu à une théorie de l'image, telle qu'elle pourrait s'esquisser à travers la lecture de quelques grands poètes : nos poètes dits « baroques » du XVI^e et du XVII^e siècle et, plus tard, Max Jacob, Pierre Reverdy, Yves Bonnefoy . . . On se reportera, à titre d'exemple, aux pages remarquables consacrées au symbolisme de *la main* chez P. Reverdy :

La main partage donc avec la pensée le pouvoir de créer ; bien plus, elle est la pensée faite chair, la pensée qui se réalise dans l'action ; bien plus encore, elle est la preuve de la pensée, elle est là pour prouver que l'homme pense (p. 131).

De la poésie de Scève, l'A. avait déjà écrit : « . . . l'image fait partie intégrante du raisonnement, elle en est l'apparence sensible, la chair et non le fard » (p. 52). Nous

ne referons pas ici une démonstration, sauf à résumer les conclusions de l'article capital : *l'Image « métaphysique »* (p. 167 sq.) : emblématique et sibylline, l'image nous force à opérer un raisonnement à partir de catégories opposées (le matériel et le spirituel, le particulier et l'universel . . .) ; elle tend à découvrir un sens anagogique à l'énigme qu'elle profère.

Chemin faisant, l'A. a bien dû prendre parti pour l'une ou l'autre des méthodes critiques mises à l'honneur par les Richard, Weber et autres. Analyse thématique ou travail de sémantique ? Comment rendre le mieux compte de ce mouvement qui porte les poètes à « dégager l'intelligible du visible » (p. 168) ? Ici encore, l'on nous propose des solutions, qui ne sont pas celles de J.-P. Weber (sacré « Sherlock Holmes » de la critique dans un article malicieux) :

L'histoire de la poésie occidentale ne devrait-elle pas se fonder sur l'étude de la valeur et du sens que prennent les mots en poésie plutôt que sur l'analyse des formes et des doctrines, exprimées artificiellement dans les préfaces et les arts poétiques (p. 69) ?

Pour n'être pas définitif, l'ouvrage de J.-P. Attal, en raison des curiosités multiples de son auteur et de la franchise continuelle du ton, satisfera bien plus l'amateur de poésie que les pesantes « théories d'ensemble » au moyen desquelles certains veulent aujourd'hui rétablir la « terreur dans les lettres ».

Léon SOMVILLE

Université Laval

□ □ □